

venu. Parmi les personnes qui venaient à nous était le baron de Stahlhoffen, propriétaire d'un château voisin. Un de ses amis, qui avait quelques connaissances en chirurgie, banda la blessure de mon frère; et lord Alton, après avoir été placé sur une sorte de litière, fut transporté dans le château du baron, qui s'empressa de nous offrir l'hospitalité.

« Il était évident qu'Arthur avait peu de temps à vivre. Il avait perdu beaucoup de sang, et, tandis qu'on le portait au château du baron, malgré toutes les précautions que l'on avait prises, sa blessure se rouvrit.

« Dès qu'il se trouva un peu reposé cependant, lord Alton demanda qu'on le laissât seul avec moi, et me parla en ces termes :

— « Mon cher Richard, je vais mourir, et ma mort arrive dans des circonstances qui la rendent encore plus triste. Il n'y a personne à qui ma vie soit plus nécessaire qu'à ma malheureuse Irène. Maintenant elle va être seule au monde. Oh ! pourquoi me suis-je laissé emporter par la passion ? C'est Irène qui portera la peine de ma colère !

« Je n'ai qu'une consolation : Richard, nous sommes frères, les deux seuls représentants d'une antique famille. Nous avons toujours vécu ensemble et dans l'union. Je crois n'avoir jamais rien fait pour exciter ton ressentiment. Voilà donc ma consolation ; je laisse tout ce qui m'est cher entre tes mains. Je n'ai pas d'autre ami dans ce pays. Veille sur ma bien-aimée femme, je t'en conjure. Sois bon et tendre pour elle. Irène est ta sœur, c'est tout ce qui te restera de ton pauvre Arthur. Montre-lui l'affection d'un frère ! Elle va bientôt être mère. Je n'ai plus assez de force pour te la recommander davantage. Est-il besoin que j'ajoute un mot, puisque je m'adresse à toi-même. Adieu, mon cher Richard, adieu, mon frère ! »

« Lord Alton était épuisé de l'effort qu'il avait fait pour me parler. Il me serra la main. Un moment après, il s'évanouit. Il fut longtemps à reprendre connaissance. Il survécut encore le reste de la journée et une partie de la nuit. Mais il ne parlait plus que d'une

manière vague et incohérente. Il expira à quatre heures du matin.

« Ma douleur fut d'abord profonde. « Arthur m'avait dit : « Nous avons toujours vécu ensemble et dans l'union. » Ce n'était là qu'une bien petite partie de la vérité. Il n'y avait jamais eu un tel frère. Mes parents et les personnes de leur entourage, m'avaient bien souvent affligé dans ma première jeunesse. Arthur avait été la cause involontaire de mes peines, mais lui, jamais il ne m'avait fait de la peine. C'était le meilleur cœur qui eût jamais battu dans une poitrine d'homme, le meilleur des frères comme le meilleur des maris.

« Vivre avec lui dans sa société, on peut dire que c'était pour moi être meilleur, et il n'y avait pas de passion mauvaise que la présence et l'exemple d'Arthur, son affection, ne pussent calmer en moi. Mais, hélas ! Arthur n'était plus, et ses tristes restes allaient partir pour l'Angleterre, où ils devaient reposer au milieu des tombeaux de nos ancêtres : c'est ainsi qu'Arthur devait retrouver ce château et ces riches domaines que ma jalousie lui avait enviés tant de fois !

« Quelle perte pour son pays et quelle perte pour moi que celle d'Arthur ! Depuis sa mort, mon cœur n'a pas connu un moment de tranquillité. Oh ! que ne donnerais-je pas pour l'avoir conservé ! »

Lord Danvers éprouva en ce moment une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de continuer son récit.

V.

La tête abaissée sur sa poitrine, lord Danvers demeura quelques temps livré à ses souvenirs ; puis il se redressa tout à coup et s'écria :

— « Je veux tout vous dire ! Je ne sais qu'elle triste consolation j'éprouve en ce moment à révéler ce redoutable secret, que j'aurais voulu autrefois dérober à la connaissance du monde entier ! »

« Il me semble qu'en parlant de mon frère, je le vois encore, et que je sens battre ce noble cœur près du mien. Quel empire il avait sur moi, et, quand il